J'ai pu revenir de temps en temps à New-Westminster pour rendre compte à NN. SS. les Evêques de la mission qu'ils m'avaient confiée, et jouir des avantages de la vie commune...

J.-M.-R. LE JEUNE, O. M. I.



New-Westminster, le 4 octobre 1880.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DU R. P. EUGÈNE CHIROUSE.

Partis de France, le 6 septembre 1879, nous touchions à la Colombie britannique le 17 octobre. Sans retard, nous nous mettons à l'œuvre. Le jour de la Toussaint, le P. LEJEUNE donnait son premier sermon en anglais dans la cathédrale de New-Westminster, à la satisfaction générale. Le 5 novembre, je partais avec Mgr DURIEU pour évangéliser les sauvages de la mission de Saint-Charles.

Nous remontons en bateau le majestueux Fraser en nous dirigeant vers le nord de la mission. Je ne puis me lasser d'admirer les rives enchanteresses du fleuve. Nous saluons sur sa colline la Mission de Sainte-Marie, et vers cinq heures nous descendons du bateau à vapeur, lequel va continuer sa route sur Yale, tandis que nous attendrons à l'embouchure de l'Harrison-River l'arrivée de nos sauvages. Bientôt ils apparaissent, au nombre de douze; ils ont été députés par leur nation pour venir nous prendre, et ils ont fait pour cela près de 100 milles. Leur joie est grande de revoir Mgr DURIEU. Nous montons en canot et nous voilà remontant la rivière, guidés par nos douze vigoureux rameurs. Arrivés au village des Tsélés, nous faisons station dans cette tribu, où Monseigneur parle à ces bons sauvages.

Le lendemain, 6 novembre, nous repartons et nous

entrons bientôt dans le lac Douglas. Il est parallèle au Fraser, dont il est séparé par une chaîne de montagnes. Il mesure 40 milles de longueur et est enfermé dans un cercle de montagnes, d'où ses eaux se précipitent en cascades dans son beau bassin. Les rives en sont fort pittoresques. A dix heures nous couchions à Douglas, petite ville autrefois habitée par des mineurs, mais aujourd'hui déserte. Un Irlandais y séjourne pour échanger les fourrures des sauvages ; il nous reçoit avec tous les témoignages de la plus cordiale hospitalité.

Le 7 novembre, nous traversons les bois au galop de nos chevaux, et bientôt les sauvages placés en sentinelle nous aperçoivent et crient : *Le plète ! le plète !* Nous passons sur le front des loges dégarnies d'habitants, et par-delà le village nous rencontrons toute la nation rangée en ligne. Douze villages, ayant chacun son chef à sa tête, se trouvaient là réunis. Ils font une réception enthousiaste à Mgr Durieu, qu'ils sont heureux de retrouver sain et sauf après son long voyage, et ils me regardent avec curiosité. Bientôt ils ont deviné qui je suis : « C'est le petit Chirouse qui vient de loin. » Voilà le nom qu'ils me donnent pour me distinguer de mon oncle.

Nous avions fait 128 milles depuis New-Westminster, et nous étions en plein pays sauvage. Mgr Durieu commença aussitôt la mission. Je pleurais de joie en entendant les prières et les cantiques. Adieu la pêche et la chasse, les sauvages sont venus pour *avoir le cœur fort* et prier le *grand chef d'en haut*. Le lendemain de notre arrivée, Monseigneur déclara qu'il ne placerait la sainte réserve au milieu d'eux que si ceux qui s'étaient adonnés à la boisson réparaient leur scandale. Aussitôt les chefs se réunissent et font comparaître les coupables à leur barre. Toute la nuit fut occupée à parlementer, et le matin on venait annoncer à Monseigneur que tout était arrangé. « Eh bien,

dit Sa Grandeur, je vais maintenant faire descendre *le chef d'en haut* dans votre camp, » et il commença la messe. Au moment où Notre-Seigneur prit possession de son tabernacle, plusieurs décharges de coups de fusil se firent entendre : la joie des sauvages était inexprimable.

Près de l'église est une maison servant de lieu de réunion pour les catéchismes. C'est là que le Missionnaire enseigne la doctrine chrétienne, arrange les différends, règle les mariages, donne des leçons de chant et parfois de politesse. C'est aussi là que se fait l'exercice de la coulpe, exercice très utile et très intéressant, et toujours accompagné de solennité.

Un temps de mission chez les sauvages est un temps de rudes labeurs. Sans parler de deux instructions, l'une le matin, l'autre le soir, il faut faire de longs catéchismes, confesser, voir les malades, les assister spirituellement et veiller à tous les intérêts de ces chers enfants des bois.

Le 14 novembre, nous faisions nos adieux aux Douglas, et nous nous arrachions à leur témoignage d'affection filiale pour monter en canot, la neige qui était tombée depuis notre arrivée rendant la route des bois trop difficile. Nos rameurs sont d'une grande habileté et nous font éviter mille dangers. Après une station chez les Tsélès, nous arrivions, le 19 novembre, au camp des Squa. Nous trouvons la division parmi ses habitants. Le chef, octogénaire, ayant négligé certains détails d'administration à cause de son grand âge, un autre, plus jeune, a cru devoir prendre sa place et donner des ordres. La question est grave, chaque parti discute avec chaleur et soutient ses droits devant Monseigneur. La sentence de l'Evêque fut portée avec la plus grande prudence et remit la paix dans les esprits divisés. Son avis est que, sans

retirer l'autorité au chef, il convient de laisser le nouveau capitaine comme chef actif. Pour faire comprendre sa pensée, Monseigneur cite ce qui se passe à New-Westminster, où il y a deux évêques pour le vicariat : l'un âgé et retenu à la maison par ses infirmités ; l'autre, plus jeune et plus fort, occupé à l'évangélisation des sauvages. L'exemple fut compris et la sentence agréa à tout le monde.

Monseigneur, pendant notre séjour chez les Squa, reçut une députation de la Chitouwlack, sauvages voisins, qui réclamaient sa visite. Sa Grandeur ne put se refuser à allonger sa route pour répondre au désir de ces chers sauvages, et il me laissa seul pour continuer la mission parmi les Squa. C'était pour mes débuts une grosse besogne ; il fallut bien cependant s'exécuter ; le 21 novembre, au soir, je prononçai mon premier sermon en *chinouk*, et je sentis que Dieu aide ses apôtres. Je fis quelques baptêmes et donnai des leçons de plain-chant ; deux jours après, Monseigneur revenait pour entendre les confessions.

Le 25 novembre nous repartons, nous laissons le canot pour reprendre de nouveau le bateau à vapeur. Nous gagnons ainsi un jour, le canot ne pouvant parcourir en ce laps de temps les 66 milles qui nous séparent de Fort-Hope. Fort-Hope est une petite ville de blancs, située sur les flancs escarpés d'une montagne ; à ses pieds le Fraser déroule ses ondes majestueuses C'est en remontant le courant de ce fleuve qu'on arrive à Yale, après un parcours de 15 milles. Yale est une petite ville devenue, depuis plusieurs mois, le théâtre de gigantesques travaux. Des milliers de Chinois et de blancs de tous les pays travaillent à tracer la voie ferrée qui doit relier la Colombie britannique au Canada. Au midi de Fort-Hope, s'élève une montagne qui domine la ville de toute sa hauteur ;

elle recèle dans son sein des mines d'argent, qui, dans un avenir peu éloigné, feront la prospérité du pays. A notre arrivée, le 26 novembre 1879, nous y trouvons huit villages réunis; quelques sauvages même de la tribu des Thompson n'ont pas craint de faire 40 milles à la raquette pour venir se joindre à eux. Nos sauvages de Fort-Hope sont de rudes chrétiens; chez eux les liqueurs fortes sont inconnues, et cependant on en vend à leur porte. Qui leur donne la force de résister à la tentation? L'Eucharistie. L'amour et le respect qu'ils lui portent les ont rendus artistes Ils ont sous la direction de Mgr Durieu, construit une église qui fait l'admiration de tous les blancs qui la visitent. Rien n'y manque, clocher de style gothique, maître-autel, table de la communion; voire même des sculptures à l'intérieur: une chapelle sculptée dans le bois, encadre avec grâce les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph. Il n'y a pas jusqu'au tapis de l'autel qui n'ait été fait par les sauvagesses. C'était un spectacle édifiant pendant la mission de voir ces bons chrétiens se presser en foule à l'église pour adorer Notre-Seigneur; la neige et le verglas qui couvraient le chemin ne pouvaient les arrêter. Chaque soir, un salut solennel, tel qu'on le donne en France, réunissait tout le monde. Tous ensemble, hommes, femmes et enfants, chantaient avec entrain nos chants liturgiques de l'*O salutaris*, du *Tantum ergo* et du *Laudate Dominum*. Bientôt le silence se fait, le Missionnaire, à genoux au pied de l'autel, adresse à Notre-Seigneur une prière conforme, quant aux sentiments et aux expressions, à la manière de penser et de parler des sauvages, exercice excellent pour leur apprendre à prier Notre-Seigneur dans l'adorable Eucharistie.

Mais voici bien un autre spectacle, plus émouvant en-

core, celui de leur communion. Le dernier jour de la mission, chacun a pris ses plus beaux habits, qu'il conserve soigneusement dans une cassette pour cette circonstance solennelle. Dès le matin, au point du jour, ils sont à l'église, se préparant par de longues prières à recevoir le pain des forts. La messe commence, la ferveur redouble, on prie, on chante des cantiques à l'Eucharistie. Tous ensemble récitent les actes avant la communion, puis s'approchent en silence. Qu'il est beau de voir ces pauvres enfants des bois s'agenouiller pour recevoir dans leur cœur Celui qu'ils nomment le *Chef d'en haut.* A la fin de la messe, c'est le Missionnaire qui fait l'action de grâce. Dites-moi, mon R. Père. si tout cela n'est pas consolant et ne fait pas oublier toute les fatigues que l'on s'impose pour leur communiquer l'amour de Notre-Seigneur. Plus tard, quand j'en aurai le temps, je vous rapporterai des choses bien édifiantes sur ce sujet. J'espère pouvoir le faire bientôt.

Le 2 décembre nous quittions nos sauvages de Fort-Hope, pour descendre au camp des Cheam, situé à 23 milles plus bas.

Sur une des rives du Fraser, sur les flancs d'une colline, s'élève le village des Cheam. Il est cinq heures du soir, les sauvages nous attendent. Une fusillade répétée au loin par l'écho des montagnes annonce notre arrivée. Le chef s'avance le premier pour nous toucher la main, et après lui tous ses gens. Nous sommes en pays civilisé. Alexis, c'est le nom du chef, a mis son camp sur un bon pied. Il se distingue parmi tous les camps de la rivière par son progrès dans la civilisation : maisons à l'européenne, champs cultivés, du bétail en abondance. Les habitants sont devenus, en un mot, des cultivateurs. La fille du chef, élevée à l'école des sœurs de Sainte-Marie, vient d'ouvrir une école sauvage dans le village ; habile musicienne, elle

est maintenant en quête d'un harmonium qui devra rehausser les chants de l'église. Ce fut parmi ces bons chrétiens que nous célébrâmes l'Immaculée-Conception. Nos sauvages aiment celle qu'ils appellent la bonne Malie (*tlour Malie*); ils sont fideles à la récitation quotidienne du chapelet et de l'*Angelus*. Le lendemain 9 décembre, nous allons rendre visite à nos Pères de Sainte-Marie, les PP. CARRION et JAYOL, etc., et goûter un instant les charmes de la vie de famille.

Eugène CHIROUSE, O. M. I.
